

Jean-Paul Bertaud

Valmy

La démocratie en armes

histoire
folio



Extrait de la publication

COLLECTION
FOLIO HISTOIRE

Jean-Paul Bertaud

Valmy

La démocratie en armes

ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

Gallimard

La première version de cet ouvrage a été publiée
dans la collection Archives,
dirigée par Pierre Nora et Jacques Revel.

Crédits photographiques :

1 : Jacques Boulas. 2 : Roger-Viollet. 3, 4, 6, 7, 8, 9, 10, 12,
13, 14, 15, 17, 18, 19, 22, 23, 24, 25, 26 : Archives Gallimard.
5, 11, 16, 20, 21, 27 : RMN / Bulloz. 27 :
Bridgeman Giraudon.

© *Éditions Julliard, 1970.*
© *Éditions Gallimard/Julliard, 1989, et 2013*
pour la présente édition.

Professeur émérite à l'université Paris I, Jean-Paul Ber-
taud, spécialiste de l'histoire militaire, a consacré plus d'une
trentaine d'ouvrages à l'armée française de la Révolution, du
Consulat et de l'Empire.

Introduction

LA PATRIE EN DANGER

Le jeudi 12 juillet 1792, les Parisiens purent lire sur les murs de leur cité cette *Adresse aux Français* rédigée par l'Assemblée législative :

Votre constitution repose sur les principes de la Justice éternelle ; une ligue de rois s'est formée pour la détruire, leurs bataillons s'avancent, ils sont nombreux, soumis à une discipline rigoureuse, et depuis longtemps exercés dans l'art de la guerre. Ne sentez-vous pas une noble ardeur enflammer votre courage ! Souffrirez-vous que des hordes étrangères se répandent comme un torrent destructeur sur vos campagnes ! qu'elles ravagent nos moissons ! qu'elles désolent notre patrie par l'incendie et le meurtre ! en un mot, qu'elles vous accablent de chaînes teintes du sang de ce que vous avez de plus cher.

Nos armées ne sont point encore portées au complet, une imprudente sécurité a modéré trop tôt les élans du patriotisme, les recrutements

ordonnés n'ont pas eu un succès aussi entier que vos représentants l'avaient espéré. Des troubles intérieurs augmentent la difficulté de notre position ; nos ennemis se livrent à de folles espérances, qui sont pour vous un outrage.

Hâtez-vous, citoyens, sauvez la liberté et vengez votre gloire !

L'Assemblée Nationale déclare que la patrie est en danger...

[...] Français qui depuis quatre ans luttez contre le despotisme, nous vous avertissons de vos dangers, pour vous inviter aux efforts nécessaires pour les surmonter.¹

Langage qui ne cache rien de la gravité du moment et qui fait honneur autant à ceux qui l'emploient qu'au peuple auquel il s'adresse. Mais ceux qui parlent sont les députés qui trois mois auparavant, dans l'enthousiasme général, ont invité le roi à déclarer la guerre au souverain autrichien. Nul n'ignorait qu'à ses côtés se trouverait le roi de Prusse.

Mais pour beaucoup de Français et notamment pour une partie de la bourgeoisie qui, avec les Girondins, composait l'Assemblée, la guerre présentait bien des avantages. Et d'abord d'éclairer la situation intérieure. Plus d'atermoiements, le roi choisirait : être ou non un monarque constitutionnel. On en finirait avec les contre-révolutionnaires qui trouvaient refuge et appuis en Allemagne. C'était aussi concrétiser un espoir : celui de voir se soulever les autres peuples de l'Europe. Secouant le joug de

leur tyran, ils feraient alliance avec la France régénérée. Enfin, derrière les desseins politiques perçaient les appétits économiques. La guerre est affaire de profit.

Or voilà que les prédictions de Robespierre se réalisent : l'ennemi triomphe. Autrichiens du général Clerfayt, Prussiens dirigés par le général Brunswick et le roi de Prusse, contre-révolutionnaires français du prince de Condé pénètrent sur le sol national. Leur point de ralliement : Paris.

À Paris, les Girondins incapables de mener la guerre s'effraient du mouvement populaire et se rapprochent d'un roi qui trahit et communique les plans de campagne à l'adversaire. Le peuple se soulève. Au 10 août, il renverse la monarchie, emprisonne le roi, dicte ses ordres à l'Assemblée.

À l'Est, les armées coalisées continuent leur progression. Longwy, Verdun, les places fortes principales tombent en leur possession. Infiltrées en Argonne, elles jettent la panique dans les rangs français. Quelques jours plus tard, le 20 septembre 1792, elles sont face aux Français. C'est Valmy. Durant toute une journée, les soldats de la ci-devant Armée royale mêlés à quelques bataillons de Volontaires résisteront et conserveront leur position. Non pas un succès militaire de premier ordre, mais une affaire : telle apparaît d'abord, aux hommes de 1792, la bataille. C'est aussi le premier grand duel d'artillerie de l'histoire militaire ; ceux qui l'ont subi, et que l'on disait en proie à l'anarchie, ont tenu. Cette fermeté transforme l'affaire en l'amplifiant, et les contemporains en sont vite conscients. Premier succès des patriotes, elle est une victoire morale d'une indéniable portée. Les coalisés

battent en retraite. Valmy sauve la Révolution ! Pour certains historiens, cela tient du prodige ; aussi verront-ils dans la rencontre les suites d'un complot, le résultat d'une entente entre les coalisés et les Français, hommes politiques ou militaires. D'autres historiens réagiront contre cette thèse et attribueront la responsabilité du succès au peuple, bourgeois, artisans et paysans mêlés : unanimité nationale qui sera détournée de sa signification première et qui, devenue mythe, sera utilisée par les gouvernants, aux XIX^e et XX^e siècles, pour d'autres combats.

Depuis, le débat n'a pas cessé. Au-delà des thèses en présence, il y a des hommes et des idéologies qui s'affrontent, au service de telle ou telle politique. Tel est le premier trait que révèle la lecture de l'abondante littérature historique sur Valmy. Le second touche au peuple.

Les uns l'écartent du champ de bataille, les autres le montrent présent tout autour du lieu où se déroule l'action. Rares sont ceux qui le présentent, disent ses aspirations et ses craintes. Il fallait partir à sa recherche, relire les archives, à l'aide des guides nombreux et éprouvés qui de Michelet à Jaurès ont fait l'étude de la France en Révolution. Mais les sources semblaient, par leur éparpillement, défier et rendre impossible la recherche. C'est alors que la politique vint au secours du chercheur.

Quelque temps avant la guerre de 1914, une commission formée par le ministère est créée. Elle doit rassembler tous les documents qui, dans les départements, relatent la levée des Volontaires nationaux et les hauts faits de la Nation. Le but est clair. Il s'agit d'armer moralement un peuple que l'on prépare à la guerre de revanche contre l'Allemagne. Lieutenants et capitaines, parfois secondés par des insti-

tuteurs, se lancent à la chasse aux manuscrits, les transcrivent minutieusement et les sauvent parfois des fureurs guerrières à venir. Certains de ces militaires se prennent au jeu, ils seront non pas des vacataires mais des historiens, qui, quelquefois, au contact des textes remettront en question les leçons reçues. L'histoire de la Révolution changera ainsi plus d'un destin. Mais les pièces s'accumulent, des milliers de documents sont recensés, copiés, centralisés. Aux Archives de la Guerre, un militaire doublé d'un historien de talent, Dumont, les examine avec soin et probité. Il les classe, les conserve et en entreprend une exploitation que deux guerres viendront interrompre.

... Silence de l'entresol, lumière crue du néon, travées de fer où s'étagent les cartons poussiéreux, mauvais escabeau où s'asseoir : l'historien est un privilégié car, le dossier ouvert, le fourmillement de la vie recommence. Longtemps il luttera contre la sympathie qui l'envahit pour demeurer le froid observateur qu'on lui a recommandé d'être. Mais à chaque page tournée, ce sont des individus qui émergent, chaleureux parce qu'entraînés dans une aventure qui les contraint à se dépasser. Comptes rendus des municipalités, actes d'enregistrement d'engagements, lettres de paysans aux autorités, missives de notables aux chefs de bataillons, quelques mots d'une mère à son fils, tout dit la lutte fraternelle d'un peuple levé pour l'anéantissement du privilège, pour la noblesse supprimée, le régime seigneurial aboli : contre la croisade des liberticides s'avance la « Révolution niveleuse et conquérante ».

Mais à Valmy ? N'est-ce pas l'Armée royale qui est là, en avant de ce peuple, pour subir le premier

choc ? Abandonnons l'entresol ; plus bas, rangés comme pour la parade, s'alignent les registres de contrôle de troupe. Ouvrons-les, ils disent ce que furent les combattants dont beaucoup d'historiens parlent sans vraiment les connaître. Après leur quartier-maître, enregistrons leur âge, leurs années de service, leur origine régionale et, quand cela est possible, leur milieu social. Crayon en main, comptons, établissons des pourcentages, rapprochons les résultats. Alors apparaît la Démocratie en armes. Encadrée par des hommes qui sont tout à la fois des héritiers et des ancêtres, cette troupe établira la République. Mais laissons parler les textes et que revivent l'affaire, la bataille, la victoire.

Chapitre premier

« L'AFFAIRE COMMENÇA À 7 HEURES »

20 septembre 1792. Le jour est à peine levé. En avant du mont Yvron, le général Deprez-Crassier surveille une masse confuse qui se déplace vers ses positions. Le brouillard estompe les contours de toutes choses. Derrière lui, ses hommes s'affairent autour des canons mis en batterie. L'action leur fait un moment oublier la nuit d'insomnie qu'ils viennent, encore une fois, de connaître. Comme les jours précédents, il n'a pas cessé de pleuvoir :

L'EAU ET LA BOUE

La nuit entière, l'eau tomba par torrents ; le mauvais coutil [*des tentes*] qui seul nous séparait des nuages fut bientôt traversé ; commençant par tamiser l'eau, il ne tarda pas à former de grosses gouttes qui se succédaient sans interruption, équivalant pour nous à je ne sais combien de gouttières.¹

Frédéric-Guillaume, le futur roi de Prusse, note :

La terre est extrêmement détremmée par la pluie, les chemins en deviennent mauvais... La plupart sont des chemins de traverse. Leur terre grasse et visqueuse s'attache si bien aux roues de nos canons qu'elles semblent n'en former qu'une masse.²

Cette pluie et cette boue contre lesquelles tout le monde peste seront bientôt, pour beaucoup de combattants, une sauvegarde. Pour l'heure, Deprez-Crassier alerte ses soldats. Le Prussien arrive.

DES ADVERSAIRES SURPRIS

D'un côté comme de l'autre, on ne s'attend pas à se trouver si tôt. Il va falloir se battre sur un terrain que, même du côté français, l'on connaît mal.

Je ne sais si on ne s'attendait pas d'être attaqué le lendemain mais on ne prit aucune précaution et on ne fit aucune reconnaissance... Rien n'avait été prévu, les ordres furent envoyés au hasard, et l'armée fut rassemblée sans avoir examiné ou reconnu le champ de bataille.³

Le général Pully, qui s'exprime ainsi dans ses *Notes de la campagne de 1792*, ne déforme qu'à peine

la réalité. Le général Kellermann est arrivé avec son armée à Sainte-Menehould le 18 septembre. Le général Dumouriez, dont il doit renforcer l'armée, lui a donné comme instruction de se placer à quelques lieues de là, à Dommartin-la-Planchette. Pour reconnaître le terrain qu'il doit occuper, il ne possède que quelques cartes. Quinze jours auparavant, Dumouriez en réclamait en toute hâte au général Luckner :

Faites chercher et venir les cartes de l'Académie sur lesquelles se trouve le théâtre de la guerre que nous faisons et que nous allons faire ; personne de nous ne les a.⁴

Kellermann a néanmoins vu, dans la journée du 19, que la mission qui lui était impartie, défendre Châlons et la route de Paris, ne pouvait être accomplie dans le site désigné par Dumouriez. Il a donc décidé de repasser un petit cours d'eau, l'Auve, et de s'établir sur des hauteurs qui permettent de mieux s'accrocher au terrain : celles de Dampierre et Voilemont. L'ennemi, sans l'avoir voulu, l'en empêche. Kellermann va livrer dans un site malcommode une bataille à laquelle il répugne.

« LES THERMOPYLES DE LA FRANCE »

C'est l'Argonne pour Dumouriez, amateur, comme tous ses contemporains, de parallèle avec l'Antiquité. L'abbé Massieu, alors bibliothécaire

du ministère de la Guerre, la décrit plus prosaïquement comme une lisière de bois :

La forêt de l'Argonne... s'étend depuis environ une lieue de Sedan, courant Sud-Est et Nord-Ouest, jusqu'à Passavent, à une forte lieue au-delà de Sainte-Menehould, dans une longueur de 13 lieues ; sa largeur est très inégale ; dans des parties, elle a jusqu'à trois ou quatre lieues de profondeur, dans d'autres, elle n'a qu'une lieue, et même une demi-lieue ; elle sépare les Évêchés d'avec la Champagne pouilleuse ; ses bords, sur les deux pendants offrent un pays riche en pâturage et peuplé... Elle est coupée par des montagnes, des rivières, des étangs, des marais qui la rendent impénétrable pour une marche d'armée, excepté dans cinq clairières qui ouvrent des routes pour passer de la Champagne dans les Évêchés. Le premier débouché est le Chêne populeux, il est tout ouvert, et il y passe un chemin qui va de Sedan à Rethel. Le second est la Croix-au-Bois, deux lieues plus à l'ouest, qui forme un chemin de charrettes dans la forêt et qui va de Bruquenai à Vouziers. Le troisième est Grand-Pré. Le quatrième, à deux lieues et demie de Grand-Pré, conduit de Varennes à Sainte-Menehould et se nomme la Chalade. Le cinquième, à un peu plus d'une lieue d'Ouest, est le grand chemin de Verdun à Paris par Sainte-Menehould, il se nomme les Islettes.⁵

Choderlos de Laclos, maréchal de camp, juge difficile la défense de la forteresse naturelle. L'auteur des *Liaisons dangereuses*, qui forme et approvisionne les Volontaires, constate : « Ce sont des Thermopyles mais d'abord il faut être sûr d'avoir des Spartiates ; et de plus mourir n'est pas vaincre. Or ce poste est à deux jours de Châlons-sur-Marne et Sainte-Menehould qui nous couvre ensuite peut être tournée, tant que sa défense ne sera pas élargie. »⁶

UN HOMME À PROJETS

Tel apparaît le général Dumouriez. Il commande l'armée qui avec celle de Kellermann est l'ultime recours des Patriotes.

Dumouriez a cinquante-trois ans ; c'est un homme au petit corps râblé et nerveux, de figure commune presque laide ; une physionomie agréable, un œil petit mais vif et hardi ; la bouche grande mais douce et riante, quelquefois fine et dédaigneuse.⁷

« Né entre le peuple et les grands », d'une famille noble mais pauvre, il est devenu, comme la plupart des hommes de son ordre, un militaire. La guerre de Sept Ans, à laquelle il participe, lui permet d'atteindre le grade de capitaine ; il devient chevalier de Saint-Louis. Attaché d'ambassade à Madrid, il

reprend du service lors de la campagne de Corse en 1768 où il est sous-chef d'état-major. Agent secret de Louis XV en Pologne et en Suède, il mécontente ses maîtres et se retrouve un temps en prison.

Avec la Révolution, sachant que la puissance et la richesse se tenaient en France, il fut ambitieux et fut en six mois homme à projets, ministre royaliste, constitutionnel, girondin.⁸

Mais, selon Madame Roland,

le politique n'avait pas assez de caractère pour son esprit ; l'impatience et l'impétuosité le rendent indiscret ou précipité ; il ourdit une trame, il ne sait pas longtemps cacher son but.

À sa prise de commandement en août 1792, ses officiers et ses soldats l'ont accueilli avec suspicion, on disait de lui qu'il était

homme de plume, dont la vie s'était passée dans les bureaux du ministère et dans de petits commandements, et bien loin d'avoir l'expérience des généraux qui lui sont opposés.⁹

Madame Roland lui rend justice ; c'est, en fait,

un habile officier, le seul qui fut en état de bien conduire une grande armée... capable de concevoir de grands plans, il ne manque pas de moyens de les mettre à exécution.¹⁰

VAINCRE OU CHICANER : LE 1^{er} PLAN DE DUMOURIEZ

Dumouriez a reçu l'ordre de couvrir Paris contre les coalisés. Il a d'abord décidé d'utiliser l'Argonne non comme une ligne de défense mais comme un champ de manœuvre. Il a cherché à prendre toutes dispositions pour attaquer l'ennemi dans les meilleures conditions. Les passages de l'Argonne fermés, il s'est dissimulé dans la forêt pour attendre que l'ennemi, contraint de faire un crochet vers le Nord, redescende et défile devant lui. C'est alors qu'il se jettera sur lui, disposant de l'avantage qu'a toujours en pareil cas l'assaillant, il pourra l'emporter sur cette troupe en marche et attaquée de flanc.

À cette stratégie, le ministre de la Guerre Servan préfère une guerre de chicane. Il faut, selon lui, utiliser

entre Meuse et Marne, le pays si propre à la défensive [...] si nos armées sont repoussées, elles viendront défendre la Marne. Quel doit être notre grand but ? Empêcher que l'ennemi ne pénètre plus avant, nous donner le temps de préparer tous les moyens encore imparfaits que nous avons pour lui opposer des forces plus réelles et mieux organisées ; le convaincre que nous voulons être libres, détruire les moyens qu'il emploierait bien plus aisément s'il avançait davantage ; ne plus jeter le découragement dans les têtes, profiter enfin de toutes nos ressources du moment, pour les aider à les augmenter.

La défense de la Marne offre de grandes ressources et dans cette circonstance qui gagne du temps remporte des victoires : les projets de l'ennemi ne sont plus douteux, il faut les déjouer. Ne prévoyant certainement pas l'issue des événements du 10 [août] il a dû être persuadé d'après les renseignements qu'il avait et les espérances qu'on lui avait données qu'il marcherait à une conquête certaine. Il faut tout faire pour le détromper.

Nous regardons si bien comme l'affaire la plus importante de gagner du temps que, quand même vous seriez sûr de ne pas pouvoir défendre le passage de la Meuse, ce serait encore sauver la chose publique que de le retarder de quelques jours.

*(Lettre du 1^{er} septembre 1792)*¹¹

Quatre jours avant Valmy,

le ministre persiste à croire qu'il serait dangereux de livrer bataille. Chicaner, fatiguer l'ennemi, l'arrêter, voilà ce qu'il convient. Le manque de vivres nous en fera raison, il faut « consommer toutes les ressources ».¹²

À cet effet, il demande aux municipalités de

détruire les moulins à eau et à vent, de combler les puits et les fontaines, de transporter vers l'intérieur toutes les provisions de bouche et les fourrages, de mettre le feu à ce qu'on ne peut emporter.¹³

NOUVELLE HISTOIRE MILITAIRE DE LA FRANCE.
1789-1919 (avec William Serman), Fayard, 1998.

LA PRESSE ET LE POUVOIR DE LOUIS XIII À NAPO-
LÉON IER, Perrin, 2000.

LE DUC D'ENGHIEN, Fayard, 2001.

CHODERLOS DE LACLOS, Fayard, 2003.

NAPOLÉON, LE MONDE ET LES ANGLAIS. Guerre des mots
et des images (avec Alan Forrest et Annie Jourdan), Autrement, 2004.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, Perrin, 2004.

QUAND LES ENFANTS PARLAIENT DE GLOIRE. L'armée
au cœur de la France de Napoléon, Aubier, 2006.

LES ROYALISTES ET NAPOLÉON, 1799-1816, Flammarion,
2009. Prix de la Fondation Napoléon.

L'ABDICATION. 21-23 juin 1815, Flammarion, 2011.



Valmy.

La démocratie en armes

Jean-Paul Bertaud

Cette édition électronique du livre
Valmy. La démocratie en armes de Jean-Paul Bertaud
a été réalisée le 13 décembre 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070451869 - Numéro d'édition : 249842).

Code Sodis : N54813 - ISBN : 9782072485329

Numéro d'édition : 249843.